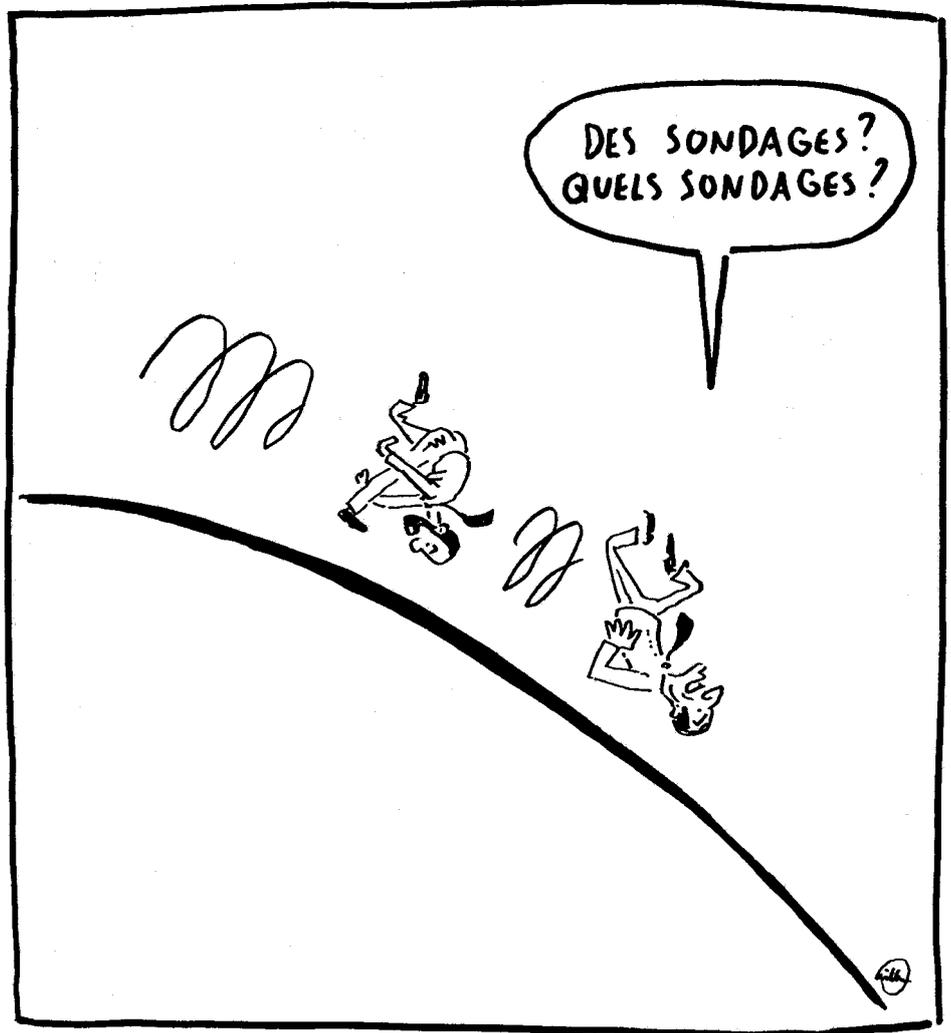


## L'ŒIL DE WILLEM



primaire de la rue Rouelle venaient de Turquie, du Vietnam, d'Algérie, du Cameroun, du Portugal, d'Iran. A quelques exceptions près, concentrées dans le formol urbain des HLM, cette ville-là habite aujourd'hui en zone 4, parce qu'à Pernety comme partout ailleurs intramuros, le prix du mètre carré est ce qu'il est. Je me suis endormi avec cette idée triste: mon Paris n'existe plus qu'en rêve, en souvenir, ou comme un phénomène atmosphérique, un *rosebud* en fleur un mois par an, entre le 14 juillet et le 15 août.

Le lendemain matin, en courant entre les plants de bambou du parc André-Citroën, je repensais à *Loulou*, au cuir de Depardieu, à l'avortement du personnage de Huppert, à la beauté dure et cruelle du Paris de Pialat, et à la sensation de liberté qui émanait encore de tout cela, trente-sept ans après la sortie du film. Je me suis repassé mentalement les deux scènes tournées du côté de Pernety. Dans la première, Loulou-Depardieu se fait planter devant un rade et beugle sur le trottoir: on ne sait pas si c'est de douleur ou parce qu'il tient à reprendre un coup au comptoir avant de filer aux urgences. Plus que de la virilité, il y a là une humanité simple, forte, qui ne se la raconte pas. Dans l'autre scène, après l'avortement, Loulou sort du métro, désorienté, et retrouve le personnage joué par Guy Marchand, double de Pialat. «*Qu'est-ce que tu voulais me dire?*» demande Marchand. Le voyou et le cocu s'éloignent dans la nuit, on n'entend pas leur dialogue. J'imagine qu'ils se comprennent par la souffrance, ou plutôt que le fait d'avoir souffert, de connaître le dur de la vie, leur permet de comprendre et peut-être d'aimer les autres – même s'ils se sont fait du mal et s'ils n'ont rien d'autre en commun.

Au parc André-Citroën, je suis arrêté devant les jets d'eau. Dès que la température passe la barre des 30 degrés, la pente bétonnée entre les deux serres géantes se transforme en hall de gare liquide. Ça court dans tous les sens, ça glisse, ça se chahute, ça se casse la gueule, ça hurle de bonheur à chaque fois que l'eau jaillit de l'un des geysers mécaniques. Paris se donne là, dans un joyeux désordre. La beauté de ce monde en train de disparaître, presque déjà évanoui, a sur moi l'effet d'un alcool triste. Le sang de la ville, c'est son peuple, et si le peuple n'a plus les moyens d'y vivre, c'est la ville qui se meurt – même si elle gagne le privilège d'organiser les JO ou si son club phare a les moyens de se payer le joueur de foot le plus cher de l'histoire.

Quand je penserai à Paris, cet automne ou cet hiver, une petite voix me dira: «Tu n'as rien vu à Pernety.»

**Paris l'été, c'est la face B de Paris, lorsque ceux qui gagnent leur vie dans les soutes ou les coursives montent faire un tour sur le pont.**

## EN HAUT DE LA PILE

## Quand des étudiants surdiplômés se ruent sur les métiers de bouche

**Face à la peur du déclassement social, nombre d'élèves surdiplômés jouent la carte de la reconversion radicale.**

Dans son ouvrage, Jean-Laurent Casseley s'intéresse à l'élite qui se tourne vers les métiers de l'artisanat de bouche. Passez de Sciences-Po à boulanger, de HEC à fromager, d'ingénieur à caviste. Un phénomène qui touche de plus en plus de cadres. Emervillés par l'effet *Top chef*, ils décident de changer de voie. Créer sa boutique de cupcake, de pop-corn ou son bar à céréales est devenu tendance et les premiers de la classe n'hésitent plus à se mettre à leur compte. Preuve que la France des bureaux s'ennuie. Jean-Laurent Cas-

sely, journaliste et auteur, livre une enquête où il mélange analyses et témoignages de (très) diplômés qui passent d'un monde à l'autre. Avoir un bac+5 en poche, décider de passer un CAP et devenir un «hispter-entrepreneur», c'est le choix de beaucoup de jeunes diplômés. Mais quel est le sens de cette reconversion? Justement, pour eux il s'agit de retrouver du «sens», d'*apporter une valeur ajoutée à la société*, de mettre fin à cette peur du déclassement social. Comme cette ex-avocate de la Bourse de New York qui a quitté son building pour devenir agricultrice... Ou encore en prenant l'exemple des nombreuses *success stories* de ces nouveaux entrepreneurs qui n'ont de cesse de faire du buzz, à l'image de la marque des produits alimentaires Michel et Augustin. Aujourd'hui, il semblerait que même si les diplômes prennent de plus en plus d'importance, ils ne seraient pas pour

autant un gage pour garantir un métier dans la société. Mais il ne faut pas s'y tromper, seul une petite part de cadres quittent leurs fonctions pour se retrouver derrière les fourneaux, c'est surtout le mix culturel, entre artisanat et grandes écoles, dont ils bénéficient qui leur est favorable. Désormais les deux secteurs sont liés. Ne reste plus qu'aux frondeurs de continuer à se sentir les premiers dans leur reconversion.

AMEL BOULAKCHOUR



JEAN-LAURENT CASSELEY **LA RÉVOLTE DES PREMIERS DE LA CLASS** éd. Arkhé, 17,50 €.